Soudain, au milieu d'une illumination féerique, produite par une quantité innombrable de cierges allumés, elle se vit dans l'église de Longereau. Le prêtre, à l'autel, couvert des ornoments sacerdotaux, chantait, accompagné de fraîches voix de jeunes filles et des sons harmonieux et sonores de l'orgue. Elle chantait aussi avec ses compagnes. Elle était vêtue de blane, avait sur la tête, posée sur ses cheveux, une couronne de roses blanches, et le voile de mousseline claire qui l'enveloppait tombait sur ses pieds. Elle faisait sa première communion. Son père était là, grave, recueilli, à sa place babituelle, du côté des hommes. Sa mère était là, versant des larmes de joie, qu'elle cachait en mettant sur sa figure son livre de messe ouvert.

Elle aspirait l'odeur de l'encens dont la fumée montait en spirale à la voûte du temple. Et tout à coup, à l'élévation, après un silence, quand tous les fronts étaient courbés, des milliers de voix venant du ciel se feisaient entendre. C'était le céleste concert des joies ineffables le concert des anges. Le silence se faisait de nouveau. Mais pourquoi ce jour

Le silence se faisait de nouveau. Mais pourquoi ce jour était-il si beau pour Marie? Pourquoi ce soleil-de mai était-il plus éclatant que jamais? Pourquoi aux arbres une si belle verdure qu'elle croyait la voir pour la première fois? Pourquoi les fleurs avaient-elles de si doux parfums? Pourquoi les oiseaux chantaient-ils comme ils n'avaient jamais chanté? Pourquoi dans l'air tant de joie et de bonheur?

Ah! pourquoi, pourquoi!

C'est que, sur le seuil de l'église, au moment où elle y entrait, conduite par sa mère, un jeune homme de vingt ans, qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, s'était trouvé devant elle et lui avait mis dans la main un livre à fermoir d'argent, à dos d'ivoire, avec couverture de velours blanc, ayant un écusson sur lequel on lisait, incrusté d'or, le mot: Marie:

Ce jeune homme, qu'elle ne s'attendait pas à voir et qui venait ajouter, par s. pré-ence, à la beauté, à la splendeur de ce jour de fête, c'était André Clavière, son ami d'enfance, son frère Le matin, n'avait-elle pas pleuré en pensant à lui et en se disant:

—Il ne sera pas là!

Et il était vous et une grande partie de cette journée, elle la passerait avec lui.

Ce n'était pas un rêve, ni même une véritable hallucination, c'etait un souvenir du passé que le temps n'avait pas effacé et qui se représentait à elle.

Quelles pouvaient être alors les pensées de la jeune communiante? Nul ne saurait le dire. Dès la première enfance jusqu'au declin de la vie, le cœur de la femme est insondable comme l'infini; tout, est my tère. C'est l'inconnu.

Un second tableau seccéda au premier. La tête travaillait | rue de Chabrol.

toujours.

Marie passait devant une rangée de cercueils ouverts; là, étaient couchés les morts qu'elle avait connus, aimés : son père, sa mère, sa marraine, des oncles, des tantes, des cousines, d'autres encore. Elle s'arrêtait un instrut devant chaque cercueil pour contempler la figure du cadavre, et à chacun elle adressuit cette question :

"Est-ce que l'on est bien au ciel?"

Arrivée au dernier cercueil, elle poussa un grand cri rauque, tout son pres frissonna et ses cheveux se héris-èrent.

Ce dernier cadavre était celui d'André Clavière. Il avait au milieu du front un trou profond d'où s'échappait du sang.

Ces lugubres images disparurent et Marie se trouva de nouveau transportée dans une église...

Ce n'était pas un jour de première commuion; mais comme aux plus grands jours de fête les orgues chantaient. Il y avait devant le maître autel un homme et une femme agenouillée. La femme était jeune, très jolie, vêtue de h'auc, couverte d'un voile très long, très ample. C'était une mariée; elle avait la couronne de fleurs d'oranger et le houquet de mêmes fleurs à son corsage. Marie ne la connaissait pas.

Pendant ce temps le charbon enflammé poursuivait son

Soud-in, l'excitation du cerveau s'arrêta; toutes les images du rêve s'effacèrent. Plus rien.

Et pale, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte. Marie était immobile sur son lit de mort.

Le soleil était levé. La grande ville ayant pris son repos s'était remise au travail. Partout du mouvement, du bruit.

Dans la rue, sous la fenêtre de Marie, une vieille femme criait d'une voix chantante:

-Du mouron pour les p'tits, p'tits oises ux.

A son tour, une voix de petite tille, grêle et éraillée, répé-

-Du mouron pour les p'tits, p'tits oiseaux.

Le charbon brûlait toujours.

X

IL ÉTAIT TEMPS

En quittant Marie, André s'était rendu à sa chambre où il s'était couché à bonne heure, dans l'espérance que le sommeil viendrait calmer ses souffrances. Mais 'l eut un sommeil tourmenté qui ne donnait pas à son corps latigué, brisé, le repez dent il avait besoin.

Un bruit de voitures dans la cour de l'hôtel le réveilla. Croyant que le jour paraissait, il saute à bas de son lit, alluma une bougie et regarda sa pendule et sa montre. Il était trois heures. Il se recoucha. Mais au bout d'un quart d'heure, sentant bien qu'il ne dormait plus, il se leva, s'habilla et à quatre heures, il était dans la rue.

Qu'allait-il faire?

Il se promena autour des Halles centrales. C'était l'heure où arrivaient de tous les côtés des centaines de voitures, celles des maraîchers des communes suburbaines, les autres, venant de toutes les gares et faisant le transport des choses diverses qui servent à l'alimentation de la grande ville, et que les départements expédient chaque jour.

Ce bruit, ce mouvement, cette animation des halles, ce vaet-vient de personnes, ce déchargement continuel de toutes sortes de comestibles, ce tohu-bohu indescriptible, tout cela intéressa André, qui n'avait pas encore ou sous les yeux co

speciacle de Paris la nuit.

Mais en se lasse de tout. Non sans que lques difficultés, André parvint à sortir de l'encombrement des voitures, des caisses, des paniers, et il s'enfonça dans la dédale des rues qui conduisent aux boulevards intérieurs. Partout il rencontrait des balayeuses achevant le nettoyage des rues.

Sans se presser, vu l'heure matinale, il se dirigeait vers la

"Du mouron pour les p'tits, p'tits oiseaux," cruit la vieille

Et la petite fille répétait :

Du mouron pour les p'tils, p'tils oiseaux. "

Une femme parut sur le trottoir opposé et fit un signe à la petite marchande.

Celle et s'élança, une botte de mouron à la main, et viut se jeter étourdiment dans les juntes d'un jeun homme. C'était André

A ce moment, l'eau, achavant le travail des balayeuses, qui venaient de passer, coulait à flots le long de la berdure du trottoir.

La botte de mouron s'échappe de la main de l'enfant, tombe dans le ruisseau et fut rapidement entraînée dans l'égout.

-Oh! pard u, monsieur, dit la gamine honteuse de sa maladresse et les yeux pleins de larmes.

—Comment, petite, répondit le jeune homme, tu me demandes pardon quand je te cause la perte d'une botte de mouron?

-Oh! ce n'est pas votre faute, mousieur.

—Malgré cela, petite, comme je ne veux pas que tu perdes, je vais te dédommager.